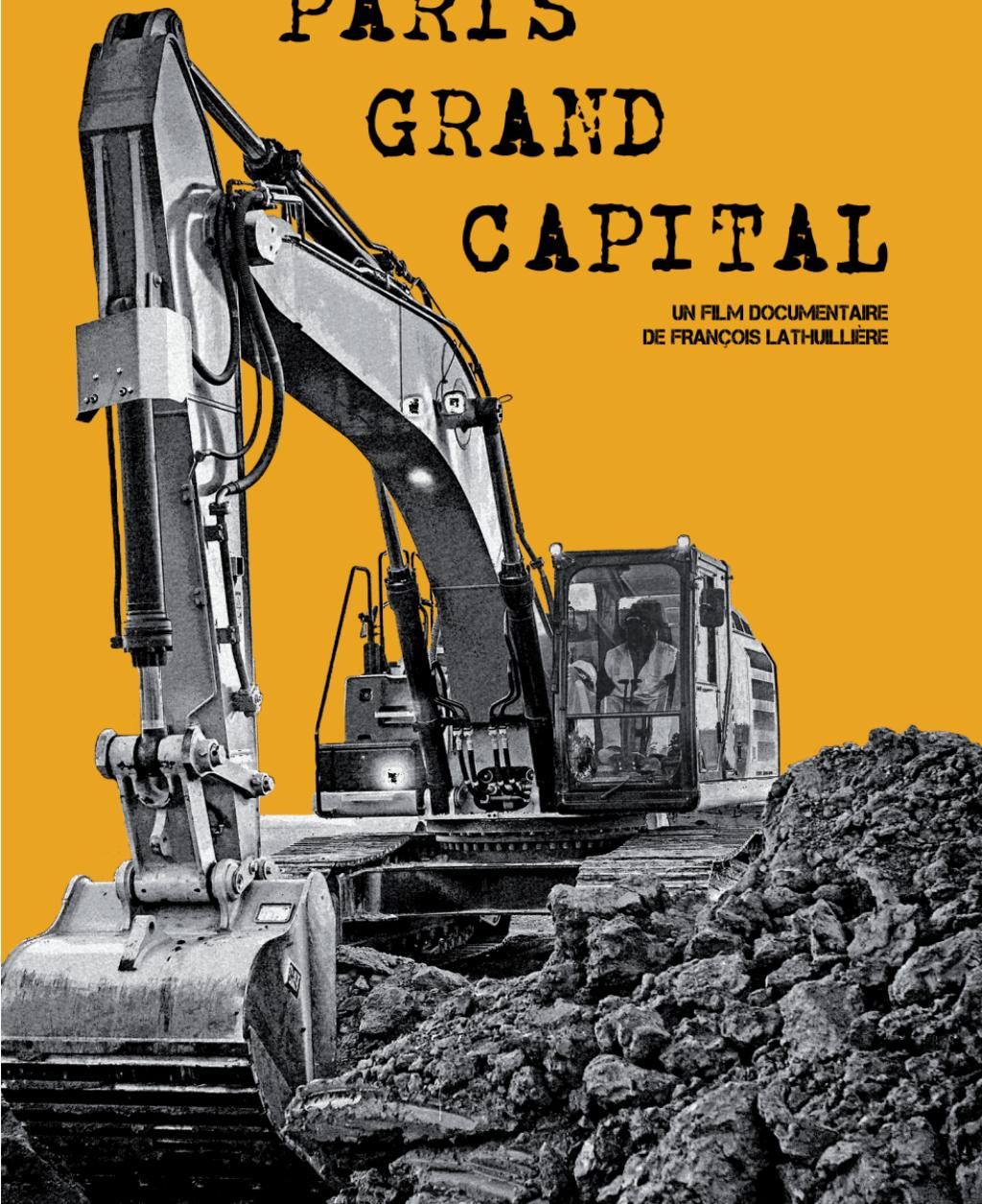


ACONTRECHAMP / LES FILMS DU BOUT DE LA VILLE

PARIS GRAND CAPITAL

UN FILM DOCUMENTAIRE
DE FRANÇOIS LATHUILLIÈRE



Paris Grand Capital

*On appelle le genre de texte que vous allez lire une note d'intention
Normalement, on l'écrit pour les dossiers de production afin d'obtenir de
l'argent. Je n'ai eu ni production, ni argent. Mais j'ai fait ce film, et au
moment de sa diffusion il me semble intéressant d'expliquer sa genèse.*

Ma traversée de Paris

En 2000, j'arrive à Paris pour terminer des études d'anthropologie à l'université de Saint-Denis. Venant tout droit de ma province, le choc est parfois brutal. J'habite alors avec des amis dans une petite maison de la zone pavillonnaire de Bobigny, derrière la cité administrative et les HLM de Pablo Picasso. Je me rappelle les missions d'intérim dans le centre du Paris haussmannien. Je fais de la manutention dans les grands magasins, dans le territoire des hommes pressés et des troupeaux de touristes mal élevés. Je me souviens des longs trajets en métro pour rentrer en bout de ligne 5. Au fur et à mesure du trajet le métro se vide, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des prolos avec des «gueules de métèques». Des fois j'ai droit à un contrôle de police sur le parking à la sortie du métro. Ici et à cette heure, un jeune «blanc-bec» au crâne rasé ne peut être qu'un parisien venu acheter son shit. À l'époque, ma compréhension de la géographie de la ville est très approximative.

En 2002, je déménage à Paris dans le quartier de la Goutte d'Or (18^{ème} arrondissement). Au premier abord, c'est un bordel sans nom : rue Poulet et rue des Poissonniers, les vendeurs de cacahuètes ou de bijoux de contrefaçon posés sur trois cartons ; rue Myrha et rue Léon, les *crackers* et les cantines algériennes. Square Léon, les jeunes zonent en attendant le client ; boulevard Barbès, les prostituées ghanéennes l'attendent aussi ; rue Stephenson, les chibanis jouent au rami, argent caché sous le tapis. Rue de la Goutte d'Or : le commissariat. À tout heure, le défilé de la rue : les travailleurs du matin, les éboueurs, les sorties d'écoles, la sortie du travail, les courses en famille pendant le ramadan,

les attroupements aux vitrines des bars pour regarder les matchs de la Coupe d'Afrique des Nations, les travailleurs de la nuit...

Au XIX^{ème} Siècle, c'est dans ce quartier que logeaient les ouvriers de la voie ferrée ; pendant la guerre d'Algérie, c'était les travailleurs algériens, sous surveillance policière ; plus tard, les travailleurs du bâtiment venus d'Afrique noire. C'est un creuset où se sont installés les déracinés de l'immigration, qu'ils viennent de Bretagne, d'Espagne ou du Congo-Kinshasa. À Paris, c'est là que j'ai été le mieux accueilli. J'ai rencontré beaucoup de monde dans les bars : archéologue, plombier, joueur de bonneteau, caissière du Virgin, dealer à la petite semaine, chômeur, cheminot. Le vendredi et le samedi, on danse sur la musique des groupes du quartier, dans une ambiance souvent très masculine. Malheureusement, les filles sont souvent obligées de montrer les crocs. Moi j'ai mes habitudes dans un bar, où je joue souvent aux échecs avec Omar. Le perdant paye son rhum. Lorsqu'Omar se retrouve enfermé au centre de rétention, tout le bar, le patron y compris, se cotise pour payer un étrange avocat, qui finit par faire sortir Omar. S'il arrive parfois qu'on se fasse arnaquer ou embrouiller, et si on voit certains sombrer dans le crack et la folie, la solidarité existe pourtant. On juge le comportement plus que l'apparence, peu importe dans le fond d'où tu viens : ce qui compte c'est ce que tu fais.

Progressivement, je vois les bars de quartier du Nord-Est parisien se changer en bars branchés, les terrasses se remplir d'aspirants à la bourgeoisie, les squats d'Africains se faire expulser, les épiceries orientales se transformer en caves à vin, les taxiphones laisser place à des agences immobilières, les squats d'artistes signer des conventions avec la mairie. Petit à petit, les bancs sont supprimés, des caméras sont installées, pendant que la police chasse les vendeurs à la sauvette et rafle les sans-papiers à la sortie du métro. On détruit des immeubles qu'on avait laissé pourrir peu à peu. Puis, après trois ou quatre ans de terrain vague, on construit à la place un centre culturel, un MK2, ou un immeuble pour classes moyennes en accession à la propriété. En 2006 je n'arrive plus à suivre la hausse continue des loyers : je n'ai pas les moyens de m'offrir un 15 m² à 500 euros par mois. Alors je retourne habiter de l'autre côté du périphérique, en banlieue nord.

La croissance de Paris s'est toujours faite de manière concentrique. Chaque fois qu'elle étouffe entre les murs qu'elle s'est construits, Paris annexe un nouveau cercle, et la périphérie s'éloigne un peu plus encore. À chaque période historique de son développement correspond une nouvelle frontière. Celle du boulevard périphérique, construit dans les années 1960, est la dernière en date : c'est le début de «la banlieue». Le périph' se construit en lieu et place des anciennes fortifications de 1843, sur ce qu'on appelait «la zone», espace inconstructible pour des raisons militaires. Mais, dès la fin du XIX^{ème} siècle, les «zonards» – les sous-prolétaires parisiens – s'y installent dans des cabanes de fortune. À la même époque, les industries quittent Paris pour s'installer dans les villes de la proche banlieue. Au XX^{ème} siècle, ces villes deviennent des bastions communistes. On parle même de «banlieue rouge». Mais après 40 ans de désindustrialisation les usines sont en friche. Si certaines municipalités restent communistes, il ne reste plus pour en témoigner que le cinéma, la bibliothèque, la piscine ou, ici et là, une bourse du travail, une MJC...

À l'orée du XXI^{ème} siècle, ces villes, proches de Paris et bien reliées au réseau de transports en commun, finissent par attiser l'appétit des promoteurs. C'est à ce moment qu'on commence à entendre parler du «Grand Paris». Les annonces des politiciens se multiplient : des nouveaux transports en commun, le développement de Communautés d'Agglomération, la création d'un «Atelier International» et d'une «Société du Grand Paris»... À terme, le projet est d'intégrer dans Paris les villes de la petite couronne. La zone et les marges sont repoussées toujours plus loin, dans des villes et des quartiers aux noms moyenâgeux : Clichy-Monfermeil, Sevran-Beaudottes, le Val Fourré, ou encore Villiers-le-Bel...

Histoire d'un tournage

En 2009, quartier des Coutures à Bagnolet : un peu par hasard, je filme l'expulsion d'un squat, en plein hiver, sous la neige. Expulsés manu militari sans même avoir pu récupérer leurs affaires, les travailleurs africains me prennent pour un journaliste. Ils prennent à partie la caméra pour dire toute leur indignation. Ils contiennent difficilement leur rage face à une rangée

de CRS impasibles, fraîchement débarqués de leur province. À partir de ces images et de photos du quartier, je bricole un vidéo-tract que j'appelle «Dégage, on aménage». D'une voix un peu monocorde et désincarnée, je tente d'expliquer que derrière cette expulsion, c'est le nettoyage de tout le quartier qui est prévu par le «Programme National de Requalification des Quartiers Anciens Dégradés». En d'autres termes, un plan de destruction et de reconstruction, financé par des aides de l'État.

En 2011, je participe au «Collectif des mal-logés du 18^{ème} sans frontières». Entre deux réunions le dimanche après-midi dans le parc de la Goutte d'Or, on mène des actions dans plusieurs mairies et autres administrations. On «occupe», comme on dit. On tente de faire pression sur les responsables pour qu'avancent nos demandes de logement social. Bien souvent, on n'arrive pas à les atteindre, et c'est la police qui nous fait sortir. Dans ce collectif, je m'organise avec des personnes qui se trouvent dans des situations plus compliquées que la mienne : des femmes qui élèvent seules leurs enfants dans de minuscules logements insalubres, des hommes qui errent entre la rue et les centres pour SDF. Malgré la fatigue, les prises de gueules, les accusations de dérives autoritaires, les problèmes d'ego, on est liés par une réelle fraternité. Au printemps, une mère de famille désespérée s'immole dans le hall de la mairie de Saint-Denis : on décide d'ouvrir un squat dans le quartier des Cornillons à la Plaine Saint-Denis. Juste après l'ouverture, on fait du porte-à-porte pour avertir les gens du quartier de notre présence. Je fais la connaissance de Mme Cardoso, qui me glisse : «Cet immeuble est vide depuis trop longtemps, ce n'est pas normal, alors que des gens sont à la rue». Je rencontre aussi les époux Matias. Ces trois personnes accepteront plus tard de participer au film. Nous sommes expulsés dès le lendemain matin.

Peu de temps après, on ouvre un immeuble au 260 rue des Pyrénées, dans Paris. Au cours des nombreuses assemblées qui y sont organisées, je rencontre Gaétan et Mélanie, qui deviendront ensuite d'autres personnages du film. Ils me parlent du projet de réaménagement d'Ivry Confluence à Ivry-sur-Seine, où ils habitent. Ils me présentent par la suite à Alain le boulanger, à Mona et aux habitants du bidonville d'Utrillo, qui tous sont dans le film. Ivry-sur-Seine, Saint-Denis, Bagnolet... Isolément, quartier par quartier, de diverses manières et

à différents moments, ce sont toujours les classes populaires qui sont frappées par les projets de réaménagement.

Je décide alors de faire un pas de côté pour me lancer dans la réalisation d'un documentaire. Je commence à tourner. Je vais continuer pendant deux ans. Mon travail d'intermittent, en tant que menuisier-déménageur de l'industrie du spectacle, me laisse suffisamment de temps pour ça. Sur les parkings des studios de La Plaine Saint-Denis, à 7h du matin, je décharge «au cul du camion» des décors en toc – mais en lourd. Puis j'assemble les morceaux sur le plateau avec mes collègues. On termine vers 14h. Je traverse alors le parking, où stationnent des bus arrivés de province, chargés d'un public du troisième âge : il fait longuement la queue, mange des demi-sandwichs et des petits paquets de chips, puis finit par s'asseoir pour six heures sur des banquettes en bois pour applaudir au rythme imposé par le chauffeur de salle. Pendant ce temps-là, je passe voir Jean et Maria Matias ou Mme Cardoso, qui me font part de leur désarroi devant leur future expulsion. Parfois, je sors la caméra. C'est ainsi que commence vraiment le tournage.

Le film donne la parole à ceux qui ne l'ont pas. On n'y entend pas de discours de spécialistes. Trop souvent la parole populaire ne vient qu'illustrer les discours des professionnels de la récupération. Comme si les gens étaient trop bêtes pour comprendre ce qui leur arrive. Quand il s'agit de la banlieue parisienne, c'est encore plus caricatural : elle est le réceptacle de tous les stéréotypes et fantasmes distillés en flux continu par les médias. J'ai toujours eu du mal à me taire, alors je ne peux m'empêcher de dialoguer avec les personnes pendant que je les filme. Ma caméra se balade dans le chaos de la réorganisation des villes de banlieue, d'expulsion en destruction, de manifestation en intervention de la police. Si le film ne précise jamais où les images ont été tournées, c'est parce que le processus en cours est le même partout ; les programmes de restructuration sont juste plus ou moins avancés selon les endroits. Et partout, ma caméra enregistre la parole de toutes celles et tous ceux qui se retrouvent confrontés au même processus, du petit propriétaire au sans-papiers.

Mais alors que le tournage progresse, je me rends compte qu'il me manque quelque chose : je n'ai toujours pas filmé la parole du pouvoir, celle des

promoteurs et des élus. Je ne peux pas me résoudre à demander un entretien à un maire. Il me tiendrait un discours de circonstance, bien caché derrière son bureau, s'adresserait à moi comme à un journaliste. Mais je ne veux pas non plus filmer en caméra cachée. Je suis dans l'impasse. C'est alors que je déménage à nouveau, passant de Saint-Ouen à Pantin. Un mois avant les élections municipales de 2014, je reçois une invitation pour visiter la ville en bus avec le maire. Belle occasion, je m'y rends avec ma caméra. Bien m'en a pris : en bon entrepreneur de sa ville, il communique généreusement. Il se veut homme de gauche et décideur, mais il est bien obligé d'avouer par moment – bien malgré lui – qu'il n'est guère plus qu'un rouage au service de la spéculation immobilière. Je sors du bus un peu abasourdi, avec dans ma caméra tout ce que les discours militants et critiques s'acharnent à dénoncer.

Un film de lutte

Si j'ai fait ce film, ce n'est pas pour dévoiler un quelconque scoop. Les habitants de ces quartiers sentent tous plus ou moins qu'ils sont en train de se faire spolier. Ailleurs en France, on n'a pas toujours une vision nette de ce qui se passe à Paris. Pourtant, dans chaque région, dans chaque ville, l'aménagement du territoire fait son œuvre, orchestré par l'État au service de gros intérêts privés. Je pense que chacun comprendra bien, par analogie, ce qui se joue aujourd'hui dans l'ancienne banlieue rouge. J'espère qu'ici et là, on envisagera qu'il faut lutter ensemble. Dans le cas contraire, ce film aura au moins gardé la trace des résistances à tous ces projets de réaménagement qui se font au détriment des classes populaires .



Ce film ne s'est pas fait tout seul. J'aimerais remercier celles et ceux qui sont passés devant ma caméra pendant le tournage : M. et Mme Matias, Alain le boulanger, Mme Cardoso, les habitants du campement Truillot, les expulsés du 92 rue Victor Hugo à Bagnolet, Omar, les membres du collectif Ivry sans Toit, Mona et les habitants du centre social Dilengo, les expulsés de Guantambo, les expulsés du 67 rue de Strasbourg, les membres du centre social l'Attieké et tous les autres... J'aimerais aussi remercier les potes qui m'ont aidé et sans qui ce DVD n'existerait pas. Toute l'équipe qui a travaillé à la post prod et à l'édition du film : Ben, Floréal, François, Frank, Gaby, Manu, Pierrot. Ils ont travaillé bénévolement, espérons qu'un jour je puisse leur rendre la pareille.

Celles et ceux qui m'ont soutenu pendant le montage, puis m'ont poussé à travailler à la diffusion du film : Toufik, le bout de la ville, Maryam, Arnaud, Tonio, Mehmet et Nadia. Merci aussi à tous ceux qui ont contribué à la souscription pour la sortie de ce DVD.

Enfin, une pensée pour les camarades de lutte partis trop tôt lors de ce tournage. Andrezj, ancien de Solidarnosc, devenu travailleur immigré en France et mis à la porte de son appartement par son office HLM. Nassar toujours sur les luttes avec sa queue de cheval. Et Philou, membre émérite du collectif du 18eme sans frontières.

POUR ALLER PLUS LOIN :

PARIS-LUTTES.INFO

LOGEMENTSPOURTOUS.WORDPRESS.COM

PARIS20.NOBLOGS.ORG

MAIL-LOGESENCOLERE.20MINUTES-BLOGS.FR

JOURNALCHARIVARY.WORDPRESS.COM

PLAIECOMMUNE.NOBLOGS.ORG

CREATOULOUSE.SQUAT.NET

Contacts :

Réalisation : parisgrandcapital@gmail.com

Site Internet : www.acontrechamp.net

*Production : Les Éditions du bout de la ville.
8, place du bout de la ville, 09290 Mas d'Azil*

